



JEAN-CLAUDE GALLOTTA EN LIBERTÉ

AVEC « LE JOUR SE RÊVE », AU THÉÂTRE DU ROND-POINT, LE CHORÉGRAPHE REVIENT SUR SES ANNÉES NEW-YORKAISES. AU PROGRAMME, PLAISIR, FRÉNÉSIE ET VOLTIGE.

ARIANE BAVELIER [@arianebavellier](#)

Jean-Claude Gallotta reste un lutin. Le chorégraphe peut bien avoir 71 ans, il se conserve dans ce que son dramaturge, Claude-Henri Buffard, nomme « l'abstraction ludique ». Une tendance esthético-humaniste qui lui permet de se tailler un franc succès avec sa dernière pièce *Le jour se rêve*, au Théâtre du Rond-Point, à Paris. Le propos ? Créer une pièce à la recherche du temps perdu. Voilà le chorégraphe qui revient sur ses années new-yorkaises, lorsque de 1976 à 1978, ce diplômé d'arts plastiques, sidéré par sa découverte des claquettes et de la danse, traverse l'Atlantique pour recevoir l'enseignement de Merce Cunningham. Le maître de la modern dance a alors l'âge de Gallotta aujourd'hui. « Ne faites pas les héros », répète-t-il aux danseurs.

Habiter le mouvement

Gallotta donne sa version tout à fait personnelle de cette leçon : le plaisir et le clin d'œil remplacent la virtuosité. L'abstraction si chère au maître américain s'en sort comme elle peut. Gallotta lui dédie *Le jour se rêve*, composé de trois « events », selon la dénomination inventée par Cunningham pour célébrer les jeux de la danse et du hasard – il est bien trop Gallotta pour mettre ses pas dans ceux d'autrui. Certes la musique de Rodolphe Burger, la scénographie de Dominique Gonzalez-Foerster et la chorégraphie mènent des existences séparées, et les danses sont lancées sur des combinaisons mathématiques. Mais c'est tout. Le public lui en sait gré : on n'a jamais vu une pièce de Cunningham accueillie avec un enthousiasme aussi délirant.

Les trois « events » font vingt minutes chacun. Les dix danseurs s'y lancent

dans des costumes moulés serrés, académiques, shorts ou maillots, qui ne refusent ni les strass ni la transparence. Ils habitent le mouvement avec un élan irrésistible, rythmé par un vocabulaire de mouvements assez rudimentaire. Le dessin chorégraphique est à l'avenant, lignes, rondes, tours sur soi, portés. De bonnes recettes pour faire monter la température. Le rock de Burger mène le bal avec ses percussions, ses guitares et ses mots répétés. Les danseurs le suivent ou pas. La frénésie a ses limites. Ils peuvent la suspendre, alignés, le temps de tracer lentement un rond de jambe, avec une attention soutenue, puis y retourner bondir, tourner et s'étreindre. Ce ne sont pas de purs esprits dont les corps se soumettent à une grammaire élaborée mais des trublions qui voltigent. Leur énergie dynamite toute résistance et met des fourmis dans les jambes. À tel point que, mis bout à bout, ces trois « events » épuiseront le spectateur.

Gallotta a l'excellente idée de les couper par deux solis. Il les interprète lui-même, drôle d'oiseau dégingandé au bonnet noir vissé sur la tête, et longs gants noirs lui couvrant les bras. Son âge n'a rien entamé à son geste aiguë, son humour, sa manière si particulière de jouer du vocabulaire. Il danse, il parle un peu aussi. Jette en vrac une jambe devant dans un mouvement qu'il nomme « battement », derrière dans une « attitude », se plaît avec le même bonheur à faire un « adage » ou des « oreilles de lapin ». On s'amuse. Quand légèreté et plaisir s'inscrivent à ce point dans la danse, ça requinque ! ■

Le jour se rêve, au Théâtre du Rond-Point (Paris 8^e), jusqu'au 20 février.

